UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres

Tome XL

Emile JANSSENS

Trébizonde en Colchide

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BRUXELLES
42, avenue Paul Héger
Bruxelles 5

D/1969/0098/8

En 1447, Jean met le comble à la tension en attaquant Caffa avec une flotte de galères commandée, semble-t-il, par son frère le Despote David. Cela lui vaut une violente protestation adressée à « Caloïanni, Empereur de Trébizonde » où sont repris tous les griefs antérieurs à cette dernière manifestation d'hostilité et où s'exprime une menace à peine voilée dans la remarque que « Sa Seigneurie se trompe gravement si elle s'imagine que les mains (des Génois) sont devenues à ce point molles et efféminées qu'ils ont dégénéré depuis leurs ancêtres ». On lui demande par une autre note d'envoyer à Gênes un plénipotentiaire pour négocier la paix. C'est encore le subtil Georges Amiroutzès qui est choisi pour cette mission. Arrivé à Gênes avec le titre de « comte palatin », il accepte une somme d'argent du Sénat, puis s'esquive en prétendant qu'il n'a pas les pleins pouvoirs pour traiter (1). La prise de Constantinople par les Turcs n'aplanit point les différends entre Gênes et Trébizonde : en 1455, une nouvelle note proteste contre l'appui accordé par Jean à des rebelles génois du fort de Baziar sur la mer d'Azov. En 1456, c'est une plainte concernant une taxe de deux cents ducats extorquée à un Génois qui s'était emparé d'un chargement de soie transporté par un navire turc qu'il avait arraisonné et capturé. Les dettes de Jean à la banque génoise de Saint-Georges n'étaient toujours pas payées en 1457, et elles avaient atteint la somme de dix-sept mille soixante-dix-sept lires. Avec toutes ces difficultés, les Génois maintinrent cependant leur consulat et leurs comptoirs à Trébizonde — souvent avec appréhension de la part des magistrats désignés — jusqu'en 1461, date de la conquête de la ville par Mehmet II.

On a une explication de l'étrange attitude négative de Jean envers les Génois. En 1438, un voyageur espagnol nommé Pero Tafur (2), passant par Trébizonde, raconte que l'Empereur concevait de vives craintes à cause du mariage de son frère Alexandre réfugié à Byzance : sa femme était, comme nous l'avons vu, fille de Dorino Gattiluso, le souverain de Lesbos. Les Gattilusi étaient une grande famille génoise apparentée à l'Empereur de Byzance et Dorino avait été mêlé à des pourparlers avec le Sénat de Gênes en 1451 en vue d'une action contre Trébizonde; il n'est du reste pas interdit de penser que Jean avait eu vent des sentiments inamicaux qu'on nourrissait déjà antérieurement à son égard dans les milieux proches de son

(1) N. Iorga, *op. cit.* I, 538-539; III, 68, 132, 216-217, 234-235, 245-247, 259.

(2) *Andancas é Viajes* ds. *Colleccion de Libros Espanoles Raros o Curiosos* VIII, 158-159, 169. Pero Tafur fait aussi écho à des rumeurs scandaleuses circulant à Byzance sur les relations du prince Alexandre Comnène avec sa sœur l'Impératrice, la belle Marie Comnène qui avait fait l'admiration de Bertrandon de la Broquière (voir *supra* 130).

frère exilé. Il craignait en tout cas une entente entre Gênes et l'Empereur de Byzance dirigée contre sa personne. D'où, selon Pero Tafur, son alternance d'inertie et d'hostilité vis-à-vis des représentants de Gênes à Trébizonde et à Caffa. Les relations avec Venise semblent avoir été exemptes de difficultés de ce genre. Quoi qu'il en soit, il ressort assez clairement de tout ceci que Jean ne devait guère s'attendre à des secours substantiels de la part des puissances occidentales, et il n'était pas question pour l'Empire de Trébizonde de plus en plus diminué moralement et territorialement de résister seul avec quelque efficacité à la formidable menace ottomane.

Comme la chrétienté catholique ne semblait pas du tout disposée à soutenir le dernier Empire grec d'Orient, elle qui n'avait guère bougé pour essayer de sauver Constantinople, il n'y avait plus que l'Orient lui-même où Jean pût se chercher des alliés. Or, le choix de ce côté n'était pas très étendu. Il ne fallait pas trop compter sur les princes chrétiens, car les Géorgiens et les Arméniens ne représentaient plus une puissance capable de supporter avec Trébizonde une longue campagne contre les armées de Mehmet. Mais comme l'Empereur était décidé à ne pas s'incliner sans lutte devant le Conquérant, il ne lui restait plus qu'à chercher du côté des Musulmans. Remarquons en passant que la ferme résolution que Jean avait prise témoigne d'un tout autre caractère que celui qu'ont voulu lui imputer les historiens qui, depuis Fallmerayer, ne tarissent pas sur la lâcheté des Comnènes à partir d'Alexis III en y comprenant même celui-ci, qui semble bien avoir été au contraire le plus grand de toute la lignée. Malgré tous ses défauts, Kalojoannes n'était pas plus lâche que ses prédécesseurs, et on ne peut certainement pas interpréter comme de la couardise son attitude vis-à-vis du cheikh Ertebil telle que nous l'avons rapportée plus haut.

Mais du côté de l'Islam, la situation n'était pas non plus, à première vue, très encourageante. Les voisins les plus puissants de Jean dont les Etats se trouvaient entre ceux de Mehmet et les siens étaient eux-mêmes très menacés par le Conquérant, surtout l'Emir de Sinope et le Sultan de Caramanie. Des contacts précédents avec les Ottomans leur avaient appris à les craindre, et les événements ultérieurs ne firent que confirmer le peu de goût qu'ils montraient pour participer à des hostilités contre Mehmet. Il ne restait plus qu'un seul allié possible, mais celui-là était de taille.

La Horde du Mouton Blanc (Ak Kuyunlu, Asprobatantes) était sortie fort diminuée des événements qui avaient suivi le départ des Mongols. Edessa était devenue la proie des Mameluks, les Ottomans avaient conquis Sivas (l'antique Sébaste) et le pays environnant, et la horde du Mouton

Noir s'était emparée de la vieille cité d'Amida sur le Tigre (1), dont on peut encore admirer aujourd'hui les magnifiques fortifications de basalte noir. Les petits-fils de Kara Yuluk, la « Sangsue Noire » (qui avait épousé la grande-tante de Jean, la propre sœur de Manuel III), étaient réduits à se disputer quelques territoires de steppes et de déserts entre le Tigre et l'Euphrate. L'aîné d'entre eux, Hasan surnommé « Le Long » (Uzun), qui était arrivé à faire reconnaître son autorité par ses frères (2), avait réuni une armée en l'absence du Chah de Perse Cihan qui guerroyait dans le Khorassan, et il avait emporté d'assaut Amida malgré ses formidables murailles. Ce fait d'armes lui avait valu parmi les populations turkmènes une réputation telle qu'on vit affluer les volontaires sous ses drapeaux et qu'en peu de temps le Sultan d'Amida ou plutôt de Diyarbakir devint l'un des souverains les plus puissants d'Orient. Il allait d'ailleurs se mesurer plus tard avec Cihan Chah lui-même et lui ravir ses Etats et son trône en 1457, devenant Chah de Perse à son tour et installant à Tabriz une cour dont le renom allait se répandre jusqu'en Occident. Tel était l'homme vers qui Kalojoannes, dans sa volonté de résister à Mehmet, tourna ses regards dans l'espoir de l'associer à ses intérêts. N'oublions pas que Hasan était petit-fils d'une Comnène; Jean résolut de rendre ces liens de famille — un peu éloignés — beaucoup plus étroits en pratiquant une nouvelle — et dernière — fois la politique déjà éprouvée en de nombreuses circonstances, qui consistait à s'attacher les princes étrangers par le gracieux intermédiaire des princesses de Trébizonde dont nous avons vu que la beauté était proverbiale. Il était d'autant plus indiqué d'y recourir que cette *ultima ratio* des Comnènes était loin d'avoir cessé de mériter sa réputation. Bien au contraire.

La dernière des princesses qui allaient porter ainsi à l'étranger, pour le plus grand bien de la dynastie, le charme de leur présence, était la plus belle de toutes si l'on en croit le chœur des témoignages contemporains. C'est elle, d'ailleurs, qui fut à l'origine de cette romanesque création de la Renaissance, qui vivra jusqu'aujourd'hui sous les traits un peu effacés mais toujours charmants de la Princesse de Trébizonde et qui inspirera les romanciers, les poètes, les peintres et les musiciens après avoir entretenu des espoirs de croisade au sein des Cours d'Occident. Mais il est temps d'essayer d'en faire la présentation historique au moment où Jean l'utilise pour tenter de sauver l'Empire.

(1) Fallmerayer, *Geschichte* 258-259, qui enregistre cette acquisition des Turkmènes du Mouton Noir, nous dit que la seule possession qui soit restée aux héritiers de Kara Yuluk était Diarbekr (Diyarbakir) en Mésopotamie, qui avait échu en partage à l'aîné d'entre eux, Uzun Hasan. Or, Diyarbakir n'est autre que le nom turc d'Amida. Il s'agit d'une seule et même ville! Et c'est seulement quand Uzun Hasan la conquiert qu'il peut y établir sa capitale.

(2) Sauf un, Cihanğir.

Il avait trois enfants, à savoir un fils qui eût normalement dû lui succéder sous le nom d'Alexis V, et deux filles dont l'aînée fut mariée à un noble Vénitien, Nicolo Crispo, duc de l'Archipel. La cadette, universellement connue en Orient sous le nom de Despina Hatun (1) était aussi universellement célèbre pour sa beauté éblouissante. Ecoutons ce que nous en dit G. B. Ramusio (2) d'après le témoignage d'un Vénitien anonyme qui le recueillit en Perse et en Anatolie peu après les événements :

« In quel tempo in Trabisonda regnava un Rè detto Caloianni, et era Christiano et haveva una figliola nominata Despina-Caton, molto bella, et era commune opinione che non fusse in quel tempo donna di maggior bellezza : et per tutta la Persia era sparsa la fama della sua gran bellezza et somma gratia. Et essendo questo Rè di già molto molestato et danneggiato nel suo pacifico paese da Ottomano gran Turco et vedendosi a mal termine et in pericolo di perder lo stato, considerando il gran poter del nemico, prese partito di mandar un suo Ambasciadore nella Persia in Tauris (3), dove Sultan Assambei dimorava, et domandargli soccorso, sapendo ch'egli era signore molto benigno. L'Ambasciadore, ch'era desideroso d'ottener la domanda del suo Rè et riportagliene l'intera soddisfazione, pregó Assambei che non volesse negar di dar aiuto al suo Signore, mostrandogli per molte ragioni, ch'el danno del Re christiano veniva anche in qualche pregiudizio del suo paese. Assambei essendo giovine et non avendo moglie, et essenda già inamorato della sopradetta giovane per haver molte volte sentito ragionare delle bellezze et degne creanze diede risposta all'Ambasciadore, dicendogli, che il suo Rè gli dava la figliuola per moglie, ch'egli metterebbe non tanto l'essercito ma anche il tesoro et la propria persona per difenderlo da Ottomàno. »

Uzun Hasan qui convoitait, comme tous les princes orientaux mariés ou non, une princesse aussi désirable, consentit donc, sans autres façons, à accorder son alliance à l'Empereur de Trébizonde moyennant ce mariage et aussi la cession de la souveraineté sur la Cappadoce, qu'il considérait

(1) Ce nom répète en réalité deux fois la même chose. En grec, il signifierait « Mademoiselle Hatun », et en turc, « Mademoiselle Despina ». Comme le nom turc nous a été transmis sous la forme *Caton* (voir ci-dessus), on en a conclu de Fallmerayer à Finlay que la princesse s'appelait Catherine. Nous savons grâce à Ch. Diehl, *Dans l'Orient byzantin*, Paris 1917, 209, que son nom était Theodora. Il est attesté dans une appellation qu'on retrouve dans les *Relations des Ambassadeurs Vénitiens*, série III, I, 168, sous la forme *Fiordespina* pour *Theodora Despina*. Chalcocondyle, *op. cit.* 471, dit erronément que la jeune princesse fut donnée à Hasan par son oncle David après la mort de Kalojoannes.

(2) *Delle Navigationi e Viaggi*, Venise 1559, II, 84, 225.

(3) Le Vénitien fait ici une erreur excusable : comme il se trouve en Perse au moment où Uzun Hasan devenu Chah a transféré sa cour à Tabriz, il en conclut que l'ambassadeur de Trébizonde a dû se rendre dans cette ville pour y faire connaître les propositions de son maître. Or, à ce moment, Uzun Hasan est encore Sultan de Diyarbakir, et ne deviendra Chah de Perse qu'en 1457.

encore comme relevant de l'autorité des Comnènes, alors que ceux-ci n'y possédaient plus un seul village. Comme on l'a vu dans le texte de Ramusió, le chef des Ak Kuyunlu se déclarait prêt, si ces conditions étaient admises, à assurer l'Empereur non seulement de l'appui de son armée, mais aussi de son trésor et de sa propre personne. Jean était d'autant plus disposé à reconnaître l'autorité de Hasan sur la Cappadoce que celle-ci était désormais tombée, pour lui, *in partibus infidelium*. Il ne lui restait donc qu'à lui donner la main de sa fille. Il sauva cependant la face pour la chrétienté en demandant qu'elle puisse garder sa foi orthodoxe et pratiquer sa religion en toute liberté à la Cour de Diyarbakir, suggérant même la faculté de se faire accompagner par des prêtres et des moines et une suite de courtisans choisis par ses coreligionnaires. Uzun Hasan n'y vit aucun inconvénient, et ce détail allait encore accroître le prestigieux mirage de la Princesse chrétienne qui, après la victoire de Mehmet, devait inspirer longtemps encore des rêves de croisade dans l'Europe des XVe et XIVe siècles au même titre que le fabuleux Prêtre Jean et pour des raisons analogues.

Assuré de l'appui d'un tel allié, et malgré les réserves que l'on pouvait faire, comme nous l'avons vu, sur l'efficacité du Sultan de Caramanie, de l'Emir de Sinope et des princes chrétiens d'Arménie et de Géorgie, Jean IV se disposait à les entraîner dans une ligue orientale avec Uzun Hasan contre Mehmet lorsqu'il mourut en 1459. Quelque discutable qu'ait été la façon dont il s'était emparé du pouvoir, on ne peut dénier à cet avant-dernier Empereur de Trébizonde la force de caractère qui était indispensable pour maintenir l'Empire dans ces temps troublés, en face d'une puissance aussi redoutable que celle des Ottomans Outre les efforts qu'il déploya pour se créer des alliances en Orient, on se souvient du prix qu'il attachait à la participation de son clergé au Concile de Florence. On surprendra le lecteur occidental peu au fait de la mentalité grecque orthodoxe (1) en soulignant qu'il ne s'agissait point seulement dans ce cas d'un opportunisme politique, mais que Jean prenait un véritable intérêt aux travaux du Concile. Il est le destinataire de deux ouvrages de théologie qui lui furent dédiés par chacun des auteurs, porteurs tous deux du titre de Patriarche Œcuménique. L'un, Grégoire Mamma, s'extasiant sur sa fidélité à une stricte orthodoxie, y

(1) Contrairement à ce qui se passe en Occident, l'intérêt pour la théologie ne se limite pas en Grèce au clergé, mais les laïcs, qu'ils soient intellectuels ou non, se passionnent pour les questions de dogme et de doctrine tout autant que les ecclésiastiques. Il n'est pas inutile de savoir, par exemple, qu'encore aujourd'hui la majorité des enseignants de branches « littéraires » au degré secondaire ont fait leurs études dans les Facultés de théologie des Universités d'Athènes ou de Thessalonique. Cela ne postule aucunement une vocation ecclésiastique, mais c'est tout simplement un des nombreux aspects d'une tradition plus que millénaire qui explique les disputes des factions à Byzance et les querelles théologiques dont on peut encore être témoin actuellement dans plus d'un village de la montagne grecque. Voir à ce propres mon article *Retour aux Sources II*, Le Flambeau 42, 1959, 538-571.

voit le signe le plus évident de la faveur divine et en conclut à l'incontestable légalité de son pouvoir qu'il considère comme un droit héréditaire conféré par Dieu lui-même, le lavant ainsi de toute souillure dont on aurait pu le croire marqué par la façon criminelle dont l'Empereur parricide avait accédé au trône. Les louanges de Grégoire ne sont pas dictées par la flagornerie : Jean alliait innocemment un goût réel pour la théologie à un réalisme politique qui ne reculait pas devant les forfaits les plus abominables.

Le deuxième de ces prélats n'est autre que le célèbre Gennadios qui avait composé vers 1448 un écrit doctrinaire dirigé contre les Latins et consacré à un sujet très épineux : la Procession du Saint-Esprit. Dans ce cas précis, on peut être assuré que l'envoi de cet écrit par le Patriarche n'avait point le caractère d'un simple acte de déférence envers un souverain; c'est Jean lui-même qui, ayant entendu parler de ce traité comme d'une œuvre remarquable, en avait demandé un exemplaire. Gennadios lui envoya un ouvrage sur le même sujet, mais écrit d'une façon à la fois plus claire et plus concise, « pour épargner les moments précieux d'un monarque très occupé ». Il lui recommandait d'autre part de le conserver soigneusement sans le laisser voir à personne « aussi longtemps qu'il entendrait parler de lui comme étant encore en vie ou jusqu'à ce qu'il apprît que lui, Gennadios, avait communiqué de son plein gré son traité à d'autres, car il s'y trouvait plus d'une chose qu'il valait mieux soustraire à la connaissance de leurs adversaires » (1). Et en disant cela, Gennadios assimilait Jean aux plus fermes soutiens de l'orthodoxie, et ce simple fait suffisait pour excuser tout ce qu'on sait de peu édifiant sur cet Empereur à qui la tradition conserve le nom flatteur de Kalojoannes. Sa mort laissait le trône à un enfant qui n'avait que quatre ans. Il était difficile de concevoir que l'on pût mettre le pouvoir impérial, même pour la forme, entre les mains d'un aussi jeune souverain dans des circonstances aussi troublées. Aussi n'y eut-il point d'Alexis V sur le trône de Trébizonde, et la gloire peu enviable d'avoir été le dernier de ses Empereurs s'appesantit-elle sur des épaules sinon plus légitimes, du moins plus robustes.



Il est difficile de dire si Kalojoannes mourut en 1458 ou en 1459 (2). Son frère, le Despote David dont nous avons déjà eu l'occasion se parler, accéda immédiatement au trône avec l'appui de la famille des Kabasites. On ne peut certes pas dire que ce règne se présentait sous d'heureux auspices.

(1) Gennadios (nommé aussi Georges Scholarios) ds. Patrologie de Migne 160, Paris 1866, *Epistola ad Joannem Comnenum Imperatorem Trapezuntinum*, 665-714.
(2) Pour la discussion, voir W. Miller, *Trebizond* 96.

traversée du mont Cenls. Ses funérailles furent célébrées avec un éclat exceptionnel dans la basilique des Saintes-Apôtres et il fut enterré en grande pompe dans la chapelle de Salnte-Eugénie, frappant de deuil tout le monde savant de l'époque.

Telle fut, dans ses grands traits, la remarquable carrière de celui que l'on peut considérer comme le plus grand des fils de la lointaine Trébizonde. Disons encore qu'au milieu des honneurs et des soucis que lui valurent ses hautes charges et ses éminents travaux, Bessarion n'oublia jamais sa patrie. On a heureusement conservé l'éloge qu'il en fit dans un écrit qui a été publié au début de ce siècle par un érudit grec à qui l'histoire de l'hellénisme du Pont doit beaucoup, Spyridon Lambros (1). Il serait souhaitable que l'on publiât une édition avec traduction et commentaire de l' « Eloge de Trébizonde », ce témoignage de fidélité du grand cardinal et du grand humaniste envers l'antique cité de Colchide qui lui donna le jour.



Enfin, cette galerie ne serait pas complète si on n'y faisait figurer la Princesse de Trébizonde. Il a déjà été question ici (2) du personnage historique qui fut à l'origine de cette figure de légende. On sait en effet que Théodora Comnène, fille de l'empereur Kalojoannès, l'avant-dernier souverain de Trébizonde, était remarquable entre toutes les princesses de son temps par sa beauté, et qu'elle fut donnée en mariage à Uzun Hasan, le plus puissant des monarques orientaux et le seul capable de tenir tête au sultan ottoman. Ayant obtenu de rester fidèle à sa foi chrétienne, Théodora, plus connue sous le nom de Despina Hatun (3), semble avoir eu réellement un très grand ascendant sur son époux et il n'est pas incroyable qu'elle soit parvenue à le gagner à la cause d'une action commune contre les Ottomans. Mais il ne faut pas non plus se dissimuler qu'un conflit entre Uzun Hasan et Mehmet II était sinon inévitable, tout au moins inscrit dans la logique des événements. Soucieux tous deux d'étendre leurs possessions déjà considérables, leur volonté de puissance devait nécessairement les faire se dresser l'un contre l'autre. Que le charme de Despina Hatun ait contribué à souligner cette opposition et à faire d'Uzun Hasan le pivot d'une action commune contre le Grand Turc, c'est fort vraisemblable, mais il convient tout de même de reconnaître que le Turkmène avait plus d'une raison de se laisser con-

(1) Νέος Ἑλληνομνήμων 13, 1916, 145-204.
(2) *Cf. supra*, 163 *sqq.*
(3) C'est-à-dire « Mademoiselle la Princesse ». C'est à Ch. Diehl, *Dans l'Orient byzantin*, Paris 1917, 209, n. 1 que nous devons la restitution à la Princesse de son véritable nom : Théodora.

vaincre. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que le personnage légendaire de la Princesse de Trébizonde naquit en Occident à partir de la gracieuse figure de Despina Hatun telle qu'elle avait été décrite par les voyageurs italiens qui avaient eu le privilège de la voir et d'être éblouis par son extraordinaire beauté. Qu'elle soit devenue en outre le gracieux symbole de la lutte de la chrétienté contre l'espèce d'Antéchrist que Mehmet représentait aux yeux de l'Europe apeurée, il n'en fallait pas davantage pour lui conférer les traits et la signification d'une héroïne que la poésie (1), le roman et les arts plastiques se devaient d'immortaliser.

Le rêve d'un puissant souverain régnant sur des terres lointaines, ennemi de l'Islam et disposé à collaborer avec l'Occident pour détruire les infidèles, ce rêve, disons-nous, avait déjà pris corps deux siècles auparavant, et il s'était cristallisé dans un personnage légendaire que l'on appelait le Prêtre Jean. Divers séjours avaient été assignés à cette création imaginaire : les uns le situaient en Afrique du côté de l'Abyssinie, les autres le voyaient en Asie centrale ou plus loin encore. C'est en partie ce mirage qui avait été à l'origine des missions de Plan Carpin et de Rubruquis et même — indirectement — des voyages de Marco Polo. La destinée légendaire de la Princesse de Trébizonde est du même ordre, au moins partiellement. Mais elle est enrichie cette fois de tout ce que la grâce, la beauté et la fidélité à sa foi peuvent ajouter à l'attrait de l'exotisme. Le Prêtre Jean avait ce qu'il fallait pour faire rêver les princes de l'Eglise et les chefs d'Etat. La princesse de Trébizonde faisait rêver tout le monde, et notamment les artistes.

Il faut ajouter à cela que Despina Hatun n'incarnait pas seulement tout ce que nous venons de dire. On a déjà pu trouver miraculeux que la dynastie des Comnènes ait pu se maintenir à la tête de son Empire pendant deux siècles et demi au milieu des effroyables tourmentes qui balayèrent l'Anatolie au cours de cette longue période. Pour expliquer ce miracle, on a invoqué les avantages que retiraient le territoire de l'Empire et la ville elle-même d'une situation géographique exceptionnellement favorable. On a parlé aussi des richesses accumulées par les Comnènes tirant profit de leur commerce au débouché d'une des principales routes mondiales entre l'Orient et l'Occident. Ces richesses auraient servi soit à acheter la clémence des conquérants, soit à leur assurer une part de bénéfices dans le maintien du trafic commercial dont la suppression aurait signifié la fin de la poule aux œufs d'or.

Il y a aussi une autre raison à cette continuité dans la sécurité. La prin-

(1) L'épouse malheureuse du dernier empereur Comnène a, elle aussi, inspiré des chansons populaires non seulement en Grèce, mais dans toute la péninsule des Balkans : voir C. Lucerna, *Die Letzte Kaiserin von Trapezunt in der südslavischen Dichtung*, Zur Kunde der Balkanhalbinsel II, Quellen und Forschungen herausgegeben von Carl Patsch, Serajevo 1912, Heft 4, 36 pp.

cesse Théodora n'était point une exception dans la longue série des filles d'empereurs qui se succèdent au cours de l'histoire de l'Empire. Et très tôt, les princesses de Trébizonde furent célèbres dans tout l'Orient pour leur beauté et leur grâce, au point que tous les souverains orientaux, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, aspiraient à la main d'une princesse Comnène. On imagine quel profit les empereurs de Trébizonde purent retirer d'une telle réputation. Nulle part on ne pratiqua la politique des mariages avec une telle constance et avec des suites aussi salutaires pour l'Empire et pour la dynastie. Au point que les charmes des princesses de Trébizonde devinrent célèbres bien au-delà des frontières de Colchide, grâce aux récits des marins italiens, surtout Génois, qui ne tarissaient point d'éloges et de détails plus flatteurs les uns que les autres sur les mérites de ces beautés lointaines. Il n'est pas jusqu'aux envoyés des nations occidentales qui ne revinssent avec le souvenir ébloui de telle princesse vue à la cour même des Comnènes ou mariée à l'un ou à l'autre potentat. On a vu plus haut (1) l'appréciation flatteuse que Bertrandon de la Broquière avait ramenée de Constantinople où il avait eu le privilège de voir Marie Comnène, fille d'Alexis IV de Trébizonde et devenue l'épouse du basileus Jean VIII Paléologue. Le rôle de Despina Hatun dans les préparatifs d'une croisade contre le Grand Turc, les espoirs que l'on fondait sur son époux et, bien entendu, ses propres attraits qui ne le cédaient en rien à ceux des autres princesses de la lignée, tout cela ne pouvait manquer de concentrer sur elle tout ce que l'on savait déjà de flatteur sur les gracieuses filles d'Orient qui avaient rendu célèbre le nom de Trébizonde. C'est ainsi que la Princesse de Trébizonde, riche de tout ce que nous venons de dire, entra toute vivante dans la légende.

Les suites de cette idéalisation ne manquèrent point d'apparaître dans l'usage qu'en firent les générations postérieures aux événements. En s'estompant dans les brumes du passé, la figure de la Princesse de Trébizonde, déjà riche de toutes ses hypostases historiques, se vit conférer tous les attributs que l'on peut s'attendre à trouver dans une création romanesque parée de tous les attraits de l'exotisme, de la beauté et du malheur. Son nom devint à la fois synonyme de ce que les Anglais appellent « a damsel in distress » et d'une dame de haut parage joignant à la séduction qu'assurent la beauté, les prestiges de l'Orient et l'attachement inébranlable à la foi chrétienne.

Près de deux siècles après les événements, un roman publié par le Génois Jean-Ambroise Marini connut un très vif succès et contribua dans une grande mesure à populariser en Occident la légende de la Princesse de Trébizonde.

(1) *Cf. supra*, 130.

Paru d'abord en 1640 sous le titre d'*Il Caloandro*, il connut immédiatement une réédition l'année suivante sous un titre modifié : *Il Caloandro Sconosciuto*. Cet ouvrage constituait une amplification plus détaillée du roman de 1640. Enfin, l'auteur publia en 1652 un *Caloandro Fedele* qui reprenait les thèmes déjà traités, mais sous une forme différente. Recomposé pour le théâtre, le *Caloandro* fut porté à la scène en 1656. Le succès de l'œuvre de Marini ne se limita pas à la seule Italie : Georges de Scudéry en publia une traduction française en 1668.

Les personnages qui portent des noms imaginaires se meuvent dans un cadre qui ne reproduit pas seulement le nom de Trébizonde, mais aussi des détails particuliers de paysage et de couleur locale qui sont d'une étonnante fidélité. Il est clair que Marini s'est documenté en consultant à Gênes les riches archives qu'y ont laissées les relations plusieurs fois séculaires entre Trébizonde et la République. Le héros, Caloandro, est présenté comme le fils de l'Empereur de Byzance, mais on retrouve sous des noms d'emprunt des personnages facilement reconnaissables comme Leonilda, fille de l'Impératrice de Trébizonde Tigrinda, et Sufar, prince de « Turcomanie ». Il est à peu près certain que les détails concernant le faste oriental et les splendeurs qui entouraient Théodora à la cour de Tabriz ont servi de modèle aux descriptions de Marini, qui a dû recourir en ordre principal aux descriptions émerveillées de Caterino Zeno, ambassadeur auprès d'Uzun Hasan. On trouvera un excellent résumé de ces descriptions dans l'ouvrage déjà cité de Charles Diehl (1). Il est probable que les allusions à la Princesse de Trébizonde que l'on trouve éparses dans la poésie et la littérature internationales remontent le plus souvent au roman d'aventures de Marini.

Au moment même des événements se situe une illustration de la Princesse qui est généralement ignorée et qui mérite certes d'être signalée. Il s'agit d'une célèbre œuvre picturale due à Pisano Pisanello et qui représente un épisode de la légende de Saint-Georges.

Dans l'église Sainte-Anastasie à Vérone, la chapelle de la famille Pellegrini s'ouvre sur le bras droit du transept par un arc autour duquel se déploie une fresque généralement connue sous le nom de « La légende de Saint Georges » ou « Saint Georges et la Princesse ». Dans la partie droite de la fresque, on voit saint Georges mettant pied à terre sous les yeux d'une jeune femme qui porte une haute coiffure et regarde avec intensité son libérateur (fig. 34) ; à l'arrière-plan, une ville avec ses tours et ses monuments est campée sur une colline. Le roi, accompagné de cavaliers, s'approche avec inquiétude du lieu du combat. La partie gauche, séparée de (ou réunie

(1) *Op. cit.*, 214-215.

à) la droite par le sommet de l'arc, représente le dragon que saint Georges va combattre et mettre à mort, ainsi que tout un bestiaire gravitant autour du monstre et des ossements humains témoignant de la redoutable efficacité du dragon. Cette dernière surface se distingue de l'autre par ses couleurs plus sombres et son caractère sinistre. Par contre, l'aile droite est chatoyante et les figures de saint Georges et de la princesse se détachent dans une composition remarquable avec un relief saisissant. Les qualités éminentes de l'ensemble ont pu être révélées avec plus d'évidence dans le détail grâce à la précaution prise pendant la dernière guerre en vue de protéger la fresque contre des bombardements éventuels. Elle avait été détachée avec le plus grand soin de la muraille et mise en lieu sûr. C'est ainsi que les historiens de l'art ont eu l'occasion de l'examiner plus en détail au cours de l'exposition qui eut lieu en 1947 au Castel Vecchio de Vérone. Actuellement, la fresque a repris sa place au-dessus de l'arc de la chapelle des Pellegrini et, malgré l'éclairage défavorable du transept de Sainte-Anastasie, on ne peut douter que l'on se trouve devant le chef-d'œuvre de Pisano Pisanello.

L'épisode ainsi traité est tiré de la Légende Dorée de Jacques de Voragine. Le bon moine raconte qu'un dragon infestait les eaux d'un lac voisin de l'antique cité de Cyrène en Afrique du Nord. Exhalant son haleine empestée jusque dans la ville, il y semait la maladie et la mort et mettait en fuite les citoyens envoyés pour le combattre. Pour éloigner le monstre, les Cyrénéens lui payaient un tribut consistant en une tête de bétail accompagnée chaque fois d'un jeune homme ou d'une jeune fille que l'on tirait au sort parmi les familles de la ville. A un moment où presque chaque famille avait vu ainsi disparaître l'un ou l'autre de ses enfants, il advint que le sort tomba sur la fille du roi. Ce dernier, ayant tenté en vain de soustraire son enfant à une mort aussi lamentable, dut se résoudre à subir la fatalité devant l'attitude de son peuple, et la princesse de Cyrène fut exposée au monstre.

Sur ces entrefaites arriva Georges de Cappadoce, tribun militaire et fringant cavalier qui, témoin du désarroi de la jeune fille et en apprenant la cause, s'en fut combattre et vaincre le dragon qui finit par se prosterner devant la princesse et la suivre, nous dit l'auteur, « velut mansuetissimus canis ». Telle est la légende racontée par Jacques de Voragine.

Or, il se fait que lorsqu'on parle de la princesse illustrée par Pisanello dans la fresque de Sainte-Anastasie, on ne l'appelle jamais Princesse de Cyrène, mais bien Princesse de Trébizonde. Même l'un des meilleurs commentateurs de Pisanello, Raffaello Brenzoni (1), après avoir raconté la légende d'après Jacques de Voragine et après en avoir même donné en note

(1) *Pisanello, Pittore*, Florence 1952, 147-148, n. 3-4, 154-155, pl. XXXIII.

le texte original, intitule la planche représentant la tête du personnage féminin de la fresque « La principessa di Trevisonda ». On y chercherait cependant vainement — et ceci vaut pour les autres ouvrages consacrés à Pisanello — une explication de cette substitution de la Princesse de Trébizonde à la Princesse de Cyrène (1).

L'exécution de la décoration de la chapelle des Pellegrini par Pisanello commença en 1438. Or, 1438 est l'année où l'empereur Jean VIII Paléologue aborda à Venise pour se rendre à Ferrare où eut lieu le prélude au Concile de Florence. A ce moment, Trébizonde est l'un des pivots du deuxième front de la chrétienté dans le dos du Turc. L'épouse de Jean VIII est la princesse Marie de Trébizonde admirée par Bertrandon de la Broquière. Toute l'Italie a les yeux tournés vers ce pays chrétien d'Orient où les princesses sont si belles et les empereurs si désireux de vaincre le Turc de concert avec les armées d'Occident.

Ce n'est point encore une raison cependant pour faire d'une princesse de Cyrène une princesse de Trébizonde, et il est douteux que Pisanello lui-même ait procédé à cette transposition.

Les années qui suivirent la prise de Constantinople et surtout la prise de Trébizonde en 1461 durent faire davantage pour identifier l'héroïne de la fresque de Sainte-Anastasie avec celle dont nous avons vu qu'elle avait rassemblé en sa personne tous les traits de la Princesse de légende, à savoir Despina Hatun, autrement dit Théodora Comnène, princesse de Trébizonde et épouse d'Uzun Hasan. C'est bien, cette fois, l'élément « Damsel in Distress », comme d'ailleurs les traits de la Princesse lointaine, qui ont autorisé l'identification de la Princesse de Cyrène de la Légende Dorée avec la Princesse de Trébizonde de Pisanello. A quel moment s'est opérée cette transposition et qui en est le responsable ? Voilà une question proprement insoluble et à laquelle on ne peut répondre que par des hypothèses. Nous croyons que ladite transposition est postérieure à l'œuvre elle-même, que le peintre ne doit pas y être pour grand-chose, et sans doute même pour rien : la substitution a dû se faire dans l'esprit du Concile de Florence et des espoirs fondés sur Uzun Hasan, à moins que le succès des romans de Marini n'en eût été l'origine. Si tel n'est point le cas, ils n'auront certes pas contribué à rétablir la légende dans ses droits, et la Princesse de Trébizonde de Vérone avait tout à gagner au succès du *Caloandro*. Quoi qu'il en soit, la Princesse de Trébizonde a désormais non seulement une histoire et une légende : elle a aussi un visage.

(1) Quand J. Babelon, *Pisanello*, Paris 1931, dit à la p. 18 : « La Princesse de Trébizonde — qui est, elle, de la famille de Ginevra d'Este — », il fait allusion au portrait de cette dernière par Pisanello et non point à la parenté d'une princesse de Trébizonde avec la famille d'Este.

Chose curieuse, tout en continuant une carrière poétique assez féconde, tout en restant un concept dont chacun a entendu parler ou a au moins lu le nom au cours de son existence, la Princesse de Trébizonde voit ses traits s'estomper dans le cœur et la conscience des hommes. Finalement, elle n'est plus qu'un nom, et ceux qui le prononcent ou qui l'écrivent semblent n'être plus sensibles qu'à la sonorité de ses syllabes ou au mystère même qui en procède. Au début de ce siècle, un dramaturge allemand, P. Langmann, composa une pièce intitulée *Die Prinzessin von Trapezunt*, qui n'a rien à voir avec Théodora, car l'intrigue se situe en 1370. Enfin, une opérette peu connue d'Offenbach, *La Princesse de Trébizonde*, est encore moins liée aux éléments historiques et légendaires qui nous intéressent : le titre ne fait que répéter le surnom donné à un mannequin d'étalage, et notre légende s'achève sur l'usage bouffon d'un nom qui fut prestigieux : la Princesse de Trébizonde termine sa carrière dans des flots de musique légère et dans l'indifférence d'un monde en quête d'autres sources d'inspiration.

ARCHÉOLOGIE

L'histoire de Trébizonde ne se lit pas seulement dans les documents d'archives et dans les publications savantes. Les vingt-huit siècles de son existence n'ont pas manqué de laisser sur divers points de son territoire des traces de sa prospérité et de son importance politique. Et, comme on peut s'y attendre, les vestiges du passé qui ont le mieux résisté aux injures du temps et des hommes sont ceux qui correspondent à la période la plus brillante de son histoire, à savoir les deux siècles et demi de l'Empire des Comnènes. L'archéologie trapézontine sera donc, par la force des choses, en grande partie un chapitre de l'archéologie byzantine. Comme l'Empire avait résisté victorieusement aux tentatives de conquête des sultans de Roum, il ne saurait être question d'y rechercher des monuments seldjoukides, sauf peut-être aux franges extrêmes du territoire impérial dans sa période limitée de plus grande extension. D'autre part, les traces de la domination ottomane, pour intéressantes qu'elles soient, n'ont point l'importance des monuments décorant une capitale d'empire, étant donné que Trébizonde retomba sous la turcocratie au rang de chef-lieu de province. Elle n'avait des chances d'attirer la sollicitude des sultans que dans les cas particuliers où eux-mêmes ou des membres importants de leur famille eurent quelque raison de faire dans l'ancienne capitale impériale des séjours prolongés, voire même d'y établir leur résidence permanente.